L'expérience du bonheur dans Les Rêveries du promeneur solitaire

Guilhem Farrugia

▶ **To cite this version:**

Guilhem Farrugia. L'expérience du bonheur dans Les Rêveries du promeneur solitaire. Anouchka Vasak. La Chute de Ménilmontant, 105, Classiques Garnier, pp.185-205, 2015, coll. " Rencontres ", secteur XVIIIe siècle, 978-2-8124-3074-9. hal-02610553

HAL Id: hal-02610553
https://hal.science/hal-02610553

Submitted on 17 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'EXPÉRIENCE DU BONHEUR DANS *LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE*

L'expérience de Ménilmontant fait partie de la sphère étroite des extases marquantes et originelles vécues par Rousseau au cours de sa vie. Elle est comparable, par son intensité et le bonheur qu'elle produit, à un autre épisode fondamental intervenu à l'aube de sa carrière littéraire : l'illumination de Vincennes, qui a aussi marqué son destin et transformé radicalement son être. La chute de Ménilmontant, qui génère un « état extatique » heureux, pourrait paraître anecdotique à première vue. Cet épisode constitue cependant dans l'œuvre de Rousseau un moment-clé, fondateur d'une certaine manière de ressentir le bonheur.

Lorsqu'il entreprend de reconstituer l'événement par un récit dans la Deuxième promenade des *Rêveries*, il y évoque un bonheur « délicieux » et « ravissant », bien éloigné de ce qui n'est que le plaisir, par nature passager et éphémère : « […] chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus[1] ». Ainsi, en décrivant l'état dans lequel il se trouve, après s'être évanoui, renversé par un carrosse à Ménilmontant[2], le 24 octobre 1776, Rousseau caractérise et définit un sentiment heureux de l'existence, tributaire d'une désindividualisation voire d'une dépersonnalisation du moi.

Ce texte est par conséquent de première importance pour toute reconstitution cohérente de l'expérience et de la pensée du bonheur chez Rousseau. Cependant, pour en saisir le caractère fondamental, il est nécessaire de le mettre en perspective avec d'autres passages de l'œuvre, de restituer l'intertextualité sans laquelle l'événement reste un fait curieux à part, un accident secondaire et anecdotique, sans portée ni implications.

Après un autoportrait succinct, relatant les effets dévastateurs de la chute sur son physique, le promeneur entreprend de narrer l'incident. Il distingue ce qu'il connaît par ouï-dire de son accident de ce qu'il a éprouvé. Alors qu'il a toujours déclaré s'exempter des faits pour « résoudre les problèmes en idée », il s'appuie sur ces faits mêmes, sur des témoignages, ancrant ainsi l'événement dans un cadre spatio-temporel précis. Ce qu'il sait lui a été rapporté par des tiers : « Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé ». Le récit qui nécessite la médiation d'autrui doit être distingué de ce qu'il ressent lorsqu'il revient à lui, après avoir perdu connaissance. Il est alors son propre témoin, et la narration dont il avait fait l'annonce[3] devient description[4] d'un état intérieur. Le bonheur étant par ailleurs défini comme « sentiment tout intérieur […] dont nul ne peut juger que celui qui l'éprouve[5] », il est capital de bénéficier de la vision affective, subjective et intime de cet événement afin de comprendre en quoi cette chute, *a priori* malheureuse, devient l'occasion d'un sentiment de bonheur unique et exceptionnel.

Cette décisive expression de la félicité contenue dans la Deuxième promenade constitue une sorte de révolte finale contre le désolant constat qui hante les *Confessions* : le bonheur est ineffable. Il ne peut être décrit et rendu en quelque façon. À l'époque où l'écriture du moi visait à s'innocenter, à convaincre le lecteur auquel il s'adressait, Rousseau avait constamment été confronté au même problème *a priori* infranchissable, à savoir la nature indicible du bonheur :

---

[1]. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *Œuvres complètes*, t. I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1959, p. 1005.

[2]. Sur le lien particulier de cet épisode des *Rêveries* avec un récit antérieur de Montaigne, se reporter à l'article de Robert Osmont : « Un événement aussi triste qu'imprévu », *RHLF*, 65, Paris, Armand Colin, 1965, p. 614-628, ainsi que dans le présent volume l'article de Claude Habib, « Renaissance surprise », p. ###.

[3]. « L'événement qui me reste à raconter [...] ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit*., p.1004.

[4]. « L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description ». *Ibid*., p. 1005.

[5]. Jean-Jacques Rousseau, *Fragments politiques*, *OC* III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 510.

> Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon : mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même[1] ?

Dans cette première œuvre relevant de l'écriture de soi, l'auteur avait inlassablement répété que « le vrai bonheur ne se décrit point ». Pourtant, dans *Les Rêveries*, le déchirant cri d'une âme affaissée par la vieillesse, sentant la mort approcher, s'accompagne d'un dernier et suprême témoignage de l'aventure du bonheur sur terre. Et c'est bien l'intérêt de ce texte que de décrire ce qui par nature est indescriptible, que de dire l'indicible, que de formaliser l'ineffable. Lorsque cela concerne l'affectivité profonde, l'émotion est l'antithèse de l'expression. Rousseau a en effet soutenu à de nombreuses reprises que le ravissement est par nature inexprimable : « […] je ne sais quel ravissement que je ne peux exprimer[2] », ou bien encore : « Tout ce qui peut entrer de doux, de ravissant dans une âme pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer[3] ».

Dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, il plaint cet homme qui, « à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transport […], il ne jouit plus de rien, ne vit plus ; il est déjà mort ». Il devient « une âme cadavéreuse insensible[4] », qui n'est plus affectée par cet « esprit de vie » nécessaire au bonheur de l'individu. Une déclaration similaire introduit le récit de la chute de Ménilmontant : « J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu[5] ». Il semble donc que le bonheur comme concentration en soi et comme attachement du cœur à l'intériorité soit insuffisant et nécessite d'être complémenté, relayé ou parfois modifié en bonheur comme expansion hors de soi :

> Il s'esquisse donc une sorte de dialectique affective : le premier mouvement de l'âme, le repli sur soi dévoilant dans le sentiment d'existence notre absolue liberté, appelle un second mouvement, d'expansion, faute duquel l'âme s'enkyste et meurt[6].

Lorsque Rousseau traite du bonheur de l'homme, il se réfère à celui de l'individu qui resserre son existence en soi au moyen d'un attachement du cœur à l'intériorité, qui jouit du sentiment actuel de l'existence en rompant tous les liens qui l'unissent à l'extériorité. Nous trouvons cette forme de félicité décrite dans la Cinquième promenade des *Rêveries*, véritable hymne au bonheur. Mais il peut également s'agir du bonheur de ce « je » qui se nie dans son individualité, éprouvant ce même sentiment de l'existence au moyen d'une expansion du moi hors de ses limites, au-dehors de lui-même : ce que Robert Mauzi nomme un bonheur de l'existence « aux confins de l'inexistence ». À l'occasion du récit de la chute de Ménilmontant, Rousseau prend à contre-pied une thèse soutenue à maintes reprises dans l'*Émile*, *Les Confessions*, et dans d'autres promenades des *Rêveries du promeneur solitaire* : le bonheur résulte d'une concentration en soi-même, dans le pur ressenti du sentiment actuel de son existence. Il est alors légitime de se demander quelle raison le pousse à développer dans une de ses dernières pages d'écrivain une autre forme d'existence et une manière différente d'accéder à la félicité.

Dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*, l'auteur décrit diverses manières d'expérimenter le bonheur : félicité de l'expansion hors de soi dans la Deuxième promenade, mais aussi bonheur de la plongée en soi-même, de la rétraction dans le sentiment intime de son

---

1. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *OC* I, *op. cit.*, p. 225.
2. Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, *OC* II, *op. cit.*, p. 291.
3. Jean-Jacques Rousseau, *Émile et Sophie*, *OC* IV, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1969, p. 883.
4. Jean-Jacques Rousseau, *Émile*, *OC* IV, *op. cit.*, p. 596.
5 Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit.*, p. 1004.
6. Pierre Burgelin, *La philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Slatkine reprints, 1978 [1952], p. 151.

existence actuelle dans la Cinquième promenade[1]. Cette œuvre constitue en ce sens un témoignage poignant de l'expérience intérieure de la félicité. L'épisode de Ménilmontant décrit l'un des deux pôles forts de l'expérience du bonheur, qui relève alors d'un mouvement expansif de l'existence impliquant une sortie du moi, une expérience cosmique.

En quelque sorte, cet événement constitue l'une des deux expériences fondamentales de la félicité humaine. Il cristallise une manière prototypique de la ressentir comme un bonheur expansif, par opposition à un autre de nature rétractive. Il s'agit là du terme extrême d'une oscillation fondamentale, affectant autant la vie que la pensée de la félicité de Rousseau. Il interprète en effet son existence comme une oscillation entre des bonheurs extrêmes, des extases intenses et des extrêmes de l'existence :

> Dès lors mon âme en branle n'a plus fait que passer par la ligne du repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester[2].

Sa vie est constituée par une oscillation d'une manière de vivre à une autre, d'une forme d'extase à une autre, d'une existence extrême à « l'autre extrême », Rousseau déclarant à propos de lui-même : « C'est cette irrégularité même qui fait le fond de ma constitution[3] ». Aussi, la dynamique du bonheur consiste-t-elle précisément en une oscillation entre deux extrêmes de l'existence, eux-mêmes constituant des bonheurs suprêmes, des extases intenses.

Le bonheur décrit dans la Deuxième promenade à l'occasion de la chute de Ménilmontant, expérience certes extrême, mais à ce titre précisément prototypique de l'extase dans l'extériorité, est à rapprocher de celui qui sera évoqué dans la Cinquième promenade, emblème de l'extase dans l'intériorité. Tous deux ont en commun de produire la jouissance du sentiment de l'existence actuelle, en lequel consiste le bonheur d'exister. Dans les deux cas, Rousseau jouit du présent, et perd en quelque sorte la mémoire : « Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien », déclarera-t-il dans la Deuxième promenade. Dans ces extases, le sentiment de plénitude envahit son âme, et le rêveur se donne « tout entier » au moment présent : le moi se fond intégralement dans l'intériorité ou dans l'extériorité d'un bloc. Cette manière de se remplir soi-même ou de remplir le monde correspond à ce qu'il nomme le sentiment de « plénitude ». En perdant conscience à Ménilmontant, Rousseau expérimente de manière extrême la « plénitude expansive[4] » et occupe un « espace » extérieur[5], de la même manière qu'il s'installe dans l'espace du moi lorsqu'il décide de se concentrer en lui-même, en remplissant son âme du sentiment actuel de l'existence[6].

Le sentiment actuel de l'existence peut donc être éprouvé de deux manières différentes, au moyen d'une expansion hors de soi, d'une fusion cosmique avec l'extériorité, ou par un resserrement, une rétraction, une concentration en soi-même[7]. C'est en ce sens que Michel Delon fait référence à « la tension chez Rousseau, solitaire et solidaire, entre l'élan communautaire et le repli sur soi[8] ». Il y a en effet tension entre deux formes du bonheur, entre deux formes inverses de l'existence, entre la rétraction en soi et l'expansion hors de soi, ce qui

---

[1]. Pour un développement plus approfondi de cette double polarité du bonheur, voir Guilhem Farrugia, *Bonheur et fiction chez Rousseau*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », n° 19, 2012, 364 p.

[2]. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit*., p. 417.

[3]. Jean-Jacques Rousseau, *Le Persifleur*, *OC* I, *op. cit*., p. 1109.

[4]. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit*., p. 58.

[5]. « J'entrais avec sécurité dans le vaste espace du monde ; mon mérite allait le remplir ». *Ibid*., p. 45.

[6]. « [...] que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Cinquième promenade, *op. cit.*, p. 1046.

[7]. « Pour chercher le bonheur elle doit premièrement se trouver, donc se replier sur soi, y adhérer et en jouir [...]. Nous trouvons chez lui d'autres indications dont il convient maintenant de tenir compte. Cette attitude ne répond pas à toute son expérience ni même à tous ses désirs les plus authentiques [...]. Essentiellement donc l'homme se définit par une tension dans l'existence, par un double mouvement toujours inachevé, de condensation et de détente ». Pierre Burgelin, *La philosophie de l'existence*, *op. cit.*, p. 149-152.

[8]. Michel Delon, *Le principe de délicatesse. Libertinage et mélancolie au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2011, p. 248.

révèle chez Rousseau la présence d'une certaine dualité. C'est pourquoi Georges Poulet déclarait : « Si un des traits essentiels de la pensée de Rousseau est un mouvement centrifuge, d'expansion au-dehors et vers l'avenir, il existe aussi chez lui, […] un mouvement inverse, centripète, orienté vers le dedans[1] ».

Dans les deux textes précités, le rêveur revient à lui : il est alors dans un état de conscience transitoire. À chaque fois, Rousseau éprouve une sorte de naissance au monde, aussi déclare-t-il dans la Deuxième promenade : « Je naissais dans cet instant à la vie ». En cet « instant », il éprouve immédiatement un bonheur émanant de la saturation sensitive : « J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là ». Dans la Cinquième promenade, il naît aussi en quelque sorte à la vie car, ayant oublié le monde à la suite d'une « longue et douce rêverie », ce sont ses sens qui le mettent en contact, là encore, avec l'extériorité. C'est au moment où « se trouvant ramené par degré à [lui]-même », vivant le réel comme une fiction, qu'il éprouve un bonheur conjoint de la saturation des sens et de l'existence fictive :

> En me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux, et laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages, [...] j'assimilais à mes fictions tous ces aimables objets[2].

Les extases du solitaire sont donc amorcées par les élans d'une âme qui n'existe plus dans le réel, mais dans le monde fictif qu'elle s'invente[3]. Il s'agit là d'un bonheur conjoint de la saturation sensitive et de la fiction, qui est relaté dans la seconde et la cinquième promenade, ce qui révèle à nouveau la nécessité de mettre ces deux textes en rapport pour faire surgir la cohérence de la conception du bonheur chez Rousseau. Le parallèle est d'autant plus flagrant qu'il affirme dans la Deuxième promenade être enivré du « délire de la rêverie[4] », et être brusquement extrait d'un monde dans lequel il est plongé intégralement. Si dans les *Confessions*, il assure avoir été « retiré[5] » de son exaltation par un événement, il affirmera dans la seconde promenade des *Rêveries* en « être tiré par l'événement[6] » de Ménilmontant.

Après l'accident de Ménilmontant et la perte de conscience qu'il génère, Rousseau décrit son premier contact au monde comme une ouverture sensorielle à l'extériorité. Initialement dissous et confondu avec le cosmos, le marcheur évanoui perçoit ce nouvel éveil à la conscience au monde comme une redescente progressive de l'âme vers le corps, comme le terme d'une extase délicieuse de l'âme, pour un moment transportée hors de son corps. Allongé par terre en position horizontale, Rousseau perçoit d'abord « le ciel », puis l'un de ses éléments constitutifs : « les étoiles » ; et enfin les branches des arbres : « la verdure ». Cette redescente de l'âme vers le corps est divisée en trois moments, qui sont autant de photographies de ce que l'âme perçoit en trois plans différents. Ces divers instants, tels trois clichés de l'âme à une altitude différente, ne désignent qu'une seule et même sensation, Rousseau décomposant alors ce qui n'est qu'un seul et même « moment délicieux ». Ce qui réalise l'unité de la séquence, c'est l'extériorité de l'âme par rapport au corps[7] ; c'est l'impression, qu'après avoir pris son envol, l'âme est en train de se réincarner, éprouvant alors la jouissance d'une contemplation pure du monde. Il s'agit d'une expérience extrême, proche de la mort, qui hante cette seconde promenade de Rousseau :

---

1. Georges Poulet, *Études sur le temps humain*, Paris, Plon, 1950, p. 169-176.
2. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Cinquième promenade, *op. cit.*, p. 1048.
3. « En sortant d'une longue et douce rêverie [...], j'assimilais à mes fictions tous ces aimables objets et me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même et à tout ce qui m'entourait, je ne pouvais marquer le point de séparation des fictions aux réalités ». *Ibid*., p. 1048.
4. *Ibid*., Deuxième promenade, p. 1004.
5. « Au plus fort de ma grande exaltation je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un Cerf-volant ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 428.
6. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit.*, p. 1004.
7. « […] mon âme ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe ». *Ibid*., p. 1002.

> J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu […]. J'appris enfin que le bruit public était que j'étais mort de ma chute[1].

L'extase est alors un envol de l'âme hors du corps, un élancement hors de soi expérimenté à Ménilmontant de manière inattendue, et qui constitue peut-être une répétition d'un autre événement attendu, celui de sa propre mort. La positivité de l'extase n'est atteinte que lorsque le corps est absent, oublié :

> Je n'ai trouvé de vrai charme aux plaisirs de l'esprit qu'en perdant tout à fait de vue l'intérêt de mon corps [...] ces délices que donne une contemplation pure et désintéressée, et mon âme ne saurait s'exalter et planer sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps[2].

Cette existence hors du corps permet de réaliser l'aspiration fondamentale de l'âme dans la rêverie : errer, divaguer et vagabonder. L'errance peut donc prendre la forme d'un « transport », d'un voyage de l'âme et du cœur permettant d'être heureux. Le « transport » qualifie toujours une émotion intense, irrépressible, violente et immodérée, une extase de l'âme qui s'abandonne à l'agitation démesurée d'un sentiment excessif, rendant souvent heureux, comme dans l'une des extases décrite au troisième livre des *Confessions*[3]. Mais toute extase ne passe pas par une agitation intérieure, bien au contraire. La sérénité se substitue parfois à la fureur d'un transport violent :

> Je n'avais ni transports ni désirs auprès d'elle : j'étais dans un calme ravissant, jouissant sans savoir de quoi. J'aurais ainsi passé ma vie et l'éternité même sans m'ennuyer un instant[4].

Tel est bien le cas lors de l'extase ressentie à l'occasion de l'accident de Ménilmontant. L'expression oxymorique « calme ravissant » ressurgit dans la Deuxième promenade. Ce sera la dernière apparition de l'expression dans les écrits de l'auteur. Dans cet état heureux, affranchi de toute souffrance physique et mentale, Rousseau ressent pleinement l'apaisement d'une ataraxie fondamentale : « Je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude ». Il expérimente alors la conjugaison de la durée et de l'actualité existentielle. Bien évidemment, envisagé de l'extérieur, ce moment ne dure qu'un « instant ». Mais lorsqu'il retrouve l'état affectif de son âme et se rappelle cet état caractérisé par le non souvenir ; lorsqu'il mobilise dans l'acte d'écriture un point de vue interne pour replonger en cette expérience singulière[5] et s'immerger dans le passé comme s'il y était à nouveau, cet « instant » se transmue en un « moment délicieux ». Le travail de l'écrivain, bien évidemment sous-jacent, comme dans le reste de l'œuvre autobiographique[6], accentue l'impression de durée de cet état. Quasiment tous les verbes mobilisés pour transcrire cet état extatique sont conjugués à l'imparfait. Ils expriment non une durée objective, mesurable, mais au contraire la distorsion subjective de cette temporalité, impossible à mesurer tant elle correspond à une expérience intérieure de l'éternité. Rousseau entre alors dans ce que Georges Poulet nomme « l'éternité de l'actualité, l'identité de la *sensation pure* et du *sentiment de l'existence actuelle*[7] ». La conjugaison de l'actualité du

---

[1]. *Ibid*., p. 1004 et p. 1009.
[2]. *Ibid*., Septième promenade, p. 1065.
[3]. « Je me vis comme en extase transporté dans cet heureux temps et dans cet heureux séjour, où mon cœur possédant toute la félicité qui pouvait lui plaire la goûtait dans des ravissements inexprimables ». Jacques Rousseau, *Les Confessions*, p. 108.
[4]. *Ibid.*, p. 107.
[5]. « En voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire, j'y retombais ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit.*, p. 1003.
[6]. « De là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, p. 114.
[7]. Georges Poulet, *Études sur le temps humain*, *op. cit.*, p. 158-163.

présent et de la permanence de la durée a bien lieu : ramené progressivement à son corps, mais encore nettement détaché de celui-ci, Rousseau jouit « tout entier [du] moment présent » et expérimente le total épanouissement d'une âme ravie qui se meut dans une éternité fictive.

Dans *Les Confessions*, Rousseau développe une théorie des circonstances éclairant la nature de la félicité humaine. Pour être heureux, il faut des dispositions affectives qui conviennent à la nature sentimentale de la félicité : il faut une « sensibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous[1] ». Mais cette disposition n'est que potentielle et sa virtualité a besoin, comme la perfectibilité, d'être actualisée par des causes étrangères. L'accident de Ménilmontant constitue précisément l'une de ces causes étrangères. Le bonheur accidentel s'affirme alors comme une circonstance de la félicité. Jouir du sentiment actuel de l'existence nécessite des « situations occasionnelles qui la développent. Sans ces causes occasionnelles, un homme né très sensible ne sentirait rien, et mourrait sans avoir connu son être ».

Parmi toutes les circonstances qui concourent à rendre un homme heureux, le voyage et la promenade ne sont également pas des moindres. On ne sera donc pas surpris que la Deuxième promenade débute par une référence au voyage et à la promenade errante : « Ces ravissements, ces extases que j'éprouvais quelque fois en me promenant ainsi seul étaient des jouissances […] ». Lorsque l'âme est heureuse, la rêverie devient aérienne, et le délice de la promenade consiste à sentir la légèreté de l'existence, comme dans ce passage du premier livre des *Confessions* : « Ainsi je marchais légèrement, allégé de ce poids ». De nombreuses années plus tard, la même impression sera éprouvée et l'adjectif reviendra sous la plume de Rousseau, car « il semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais […] je marchais très bien, très légèrement[2] […] ».

Au cours des herborisations heureuses, il se livrera pleinement aux sensations qui l'effleurent et sentira alors la légèreté des impressions sensibles. L'herborisation est l'impulsion originelle de la rêverie dont il sera brusquement tiré par l'accident de Ménilmontant : « Je m'amusais à parcourir [les prairies et les hauteurs de Ménilmontant] avec ce plaisir et cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables, et m'arrêtant quelque fois à fixer les plantes dans la verdure ». Sans la rêverie générée par l'herborisation, peut-être Rousseau aurait-il évité le chien[3] danois, comme les autres passants : « […] quand les personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées je vis fondre sur moi un gros chien danois [...] ».

Dans cette extase, Rousseau expérimente une tonalité affective particulière en ceci qu'elle consiste en l'ivresse d'un rapport ouvert au monde, dans un vertige sensoriel si dense qu'il peut être compris comme relevant d'une saturation sensitive. Pour être heureux, le rêveur doit plonger dans une extase sensorielle. Le bonheur est une expérience intégrale, au sens où l'entièreté de la personne est affectée, envahie par un sentiment qui atteint l'individu en toutes ses parties, et qui fait en retour partie intégrante de l'âme dans son ensemble. Ces références à la totalité ne sont bien sûr pas absentes de la Deuxième promenade qui relate l'extase générée par l'accident de Ménilmontant : « *Tout* entier au moment présent […] je sentais dans *tout* mon être un calme ravissant[4] […] ». Le bonheur doit être dissous dans l'âme, tel un composé chimique, et devenir homogène au milieu qu'il affecte. Dans la lettre à Mme de Berthier du 17 janvier 1770, il déclare :

---

[1]. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit*., p. 104.

[2]. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit.*, p. 1005.

[3]. Notons que la figure du chien est souvent l'occasion d'une chute dans l'œuvre relevant de l'écriture de soi, réelle comme à Ménilmontant, ou métaphorique comme chez M. de Luxembourg, lorsqu'il se trouve ridicule et embarrassé d'avoir appelé « Turc » son chien qui se nommait « Duc ». Il emploie alors le terme « incartade », qui qualifie certes la boutade blessante du Marquis de Villeroy, mais également en son sens dérivé l'écart brusque d'un cheval : « Il me fit même un soir à table une incartade dont je me tirai mal […] l'embarras où il m'avait mis ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit*., p. 556-557.

[4]. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit.*, p. 1005. Italiques de mon fait.

> Si le bonheur n'entre, pour ainsi dire, en dissolution dans notre âme, s'il ne fait que la toucher, l'effleurer par quelques points, il n'est qu'apparent, il n'est rien pour elle[1].

Se dissolvant dans l'âme, le bonheur ressenti lors d'extases a pour effet de dissoudre la pensée et de faire fondre toute rationalité. Il ne faut donc pas penser, mais sentir au contraire, et toute « réflexion » doit laisser place aux « impressions légères ». Dans ces situations, l'individu se désindividualise : Rousseau « n'a plus aucune notion distincte de [s]on individu ». La dépersonnalisation atteint dans la Deuxième promenade son paroxysme et l'extase produit une dissolution du moi dans l'extériorité. Cette expérience du bonheur génère par conséquent une sorte de fusion cosmique avec la nature, passant par une ivresse sensitive, une sorte d'extase de l'expérience sensorielle :

> Plus un contemplateur a l'âme sensible plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié[2].

À l'occasion de cet événement fortuit qu'est la chute de Ménilmontant, Rousseau expérimente une ivresse heureuse exceptionnelle. L'auteur de la Deuxième promenade souhaite en un premier temps « décrire l'état habituel de [s]on âme », mais finit par décrire une situation exceptionnelle, seule norme régulatrice de l'existence ordinaire et courante. L'extase expérimentée est proche du délire, d'une agitation intérieure le transportant hors de lui-même. Tout au moins est-ce l'effet généré par cette chute : « Je me livrais à mille conjectures […] qui marquaient plutôt le délire de la fièvre que le sang-froid[3] […] ». Le bonheur dans la rêverie est donc en partie un bonheur de la sensualité, une extase consistant à éprouver le sentiment de son existence en s'abandonnant aux sens en même temps qu'en devenant soi-même un être sentant, ne pensant plus et s'adonnant au plaisir de la saturation sensitive. Si la rêverie est sensuelle, c'est parce que les idées se sont effacées pour laisser place aux sensations :

> Mes idées ne sont presque plus que des sensations, et la sphère de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré[4].

Le sensible pénètre et prend ainsi possession de la sphère de l'idéel. L'extase impliquant le plus large espace de l'existence est à coup sûr un ravissement de l'esprit et non des sentiments, une ivresse de la pensée : « [T]out cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres[5] ». En expérimentant cette extase de l'esprit, Rousseau devient autre, subjugué par une fureur loin d'être celle du rêveur calme et serein : « Je n'étais plus un moment à moi-même, le délire ne me quittait plus[6] ». Notons néanmoins que l'expérience extatique de Ménilmontant mobilise non l'esprit mais les sens et les affects : « Un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées […]. Cette idée plus prompte que l'éclair et que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter fut la dernière avant mon accident […] pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ». Le transport de l'esprit et de l'imagination est en effet à distinguer de celui qui mobilise les sens et les affects, impliquant une certaine abdication des facultés. La Deuxième promenade fait nettement référence à une ivresse des sensations, alors que « l'étourdissante extase à laquelle [s]on esprit se livrait sans retenue[7] » décrite dans les *Lettres à Malesherbes* est générée par une ivresse de

---

1. Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à Louise-Rose, comtesse de Berthier*, Lettre 6652, 17/01/1770, *C.C.*, t. XXXVII, 1980, p. 206.
2. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Septième promenade, *op. cit.*, p. 1063.
3. *Ibid*., Deuxième promenade, p. 1007.
4. *Ibid*., Septième promenade, p. 1066.
5. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 162.
6. *Ibid*., p. 434.
7. Jean-Jacques Rousseau, *Fragments autobiographiques*, *OC* I, *op. cit.*, p. 1141.

la pensée. L'expérience émotionnelle de Ménilmontant est celle d'une vivacité du sentiment qui impose un abandon, une non résistance et une perte de contrôle des facultés : « Il y a deux sortes de vivacité : celle des sentiments et celle des idées. Les âmes sensibles s'affectent fortement et rapidement[1] ». À l'occasion de cette extase sensitive de l'âme, Rousseau accède à la vérité des choses[2], par ce qu'il appelle « la vérité des sensations[3] ». Ce rapport purement sensitif au monde est un accès immédiat à l'ontologie. Son âme fusionne avec les objets extérieurs : « Je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais ». Il s'agit bien d'un transport hors de soi, d'une projection du moi dans l'extériorité du monde. À l'occasion de cette chute, le sentiment actuel de l'existence est éprouvé d'une manière atypique, œuvre d'un être purement passif et sensitif, qui reste néanmoins en contact avec l'être des choses, en fusion avec le monde extérieur.

La saturation sensitive se traduit par une primauté heureuse des sensations sur l'intellect et le sentiment. Le rêveur a la particularité d'être souvent subjugué par des sensations[4], qui déterminent le sentiment :

> Dominé par mes sens quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions, et tant que l'objet agit sur eux mon cœur ne cesse d'en être affecté[5].

L'enivrement sensitif produit une ivresse affective, le bonheur ayant souvent besoin d'être activé ou déclenché par des sensations, qui jouent un rôle primordial au regard de la félicité, puisqu'elles la permettent ou l'empêchent. Cette affirmation du primat des sensations sur les sentiments n'est pas une déclaration isolée. Dans la Cinquième promenade, Rousseau déclarera avoir besoin « du concours des objets environnants » pour être heureux. Dans la Neuvième, il répétera à nouveau : « Je crois que c'est une suite naturelle du pouvoir des sensations sur mes sentiments internes[6] ».

Qu'il soit question de l'extase dans l'activité botanique ou dans la contemplation de la nature, dans cet enivrement si particulier qu'il éprouve en se promenant, le sentiment de bonheur a toujours comme condition nécessaire cette imprégnation sensitive excessive, cette tendance à n'être rassasié que lorsque le moi déborde de sensations. Qu'il s'agisse de l'extase ressentie dans la dissolution du moi dans l'extériorité, de l'extase dans l'activité botanique ou encore de celle générée par la contemplation de la nature, le rapport extérieur à soi-même a toujours pour condition cette saturation sensitive, cette expansion de la sensualité. Remarquons à ce titre que les verbes de perception dominent l'extrait qui vise à décrire l'extase produite par l'accident de Ménilmontant. Une recherche détaillée dans les œuvres autobiographiques de Rousseau fait apparaître qu'il décrit à de nombreuses reprises ce bonheur de la saturation sensitive, éprouvé en sortant d'une rêverie. Dans ces situations, ce sont les impressions sensorielles qui s'imposent d'emblée à la conscience du rêveur : « mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un paysage admirable[7]», qui éprouve par conséquent une rêverie des sens, n'impliquant aucunement les idées, mais générant l'ivresse affective.

L'expérience de l'expansion de l'existence constitue le pendant négatif de celle de la rétraction. L'extase ressentie à Ménilmontant est essentiellement celle d'un contretype, d'un état négatif inversé : de multiples termes négatifs jalonnent la description de cet état expérimenté : « […] je *ne* me souvenais de *rien* ; je n'avais *nulle* notion distincte de mon

---

1. Jean-Jacques Rousseau, *Dialogues*, *op. cit*., p. 862.
2. « Je sais seulement que la vérité est dans les choses et non pas dans mon esprit qui les juge, et que moins je mets du mien dans les jugements que j'en porte, plus je suis sûr d'approcher de la vérité ». *Ibid*., p. 573.
3. *Ibid*., p. 573.
4. « Rousseau est l'homme de la sensation. Il se livre à elle tout entier. Il se laisse envahir par elle ». Marcel Raymond, *Jean-Jacques Rousseau : la quête de soi et la rêverie*, Paris, José Corti, 1986, [1962], p. 35.
5. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Huitième promenade, *op. cit.*, p. 1082.
6. *Ibid*., Neuvième promenade, p. 1085.
7. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 314.

individu, *pas* la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais *ni* qui j'étais *ni* où j'étais, je *ne* sentais *ni* mal, *ni* crainte, *ni* inquiétude[1] […]». Les termes employés constituent l'écho littéraire d'une réalité affective négative, elle aussi. Ce passage décrit en effet un souvenir pourtant caractérisé par une absence, une amnésie, l'écho intérieur d'une âme subjuguée par la dissolution intégrale dans l'extériorité. Ajoutons que Rousseau se plaît à choir dans un état d'abandon et décrit l'effet de retour d'un état caractérisé par le non retour. En effet, il introduit la description de cette extase en expliquant qu'il s'agit pour lui de montrer comment l'âme réintègre son corps après s'en être brutalement détaché, de quelle manière il fait retour en lui-même. Il le répète deux fois en quelques lignes : « […] jusqu'au moment où je revins à moi […] lorsque je revins à moi ». Et pourtant, la structure même de cet épisode, concentré en un seul paragraphe, fait l'ellipse de ce retour. Le lecteur passe ainsi directement de l'expérience du « calme ravissant », apogée de l'extase, au moment où Rousseau a déjà repris conscience : « On me demanda où je demeurais ; il me fut impossible de le dire ». Aucune transition entre le non moi et le moi, entre une entité dissoute dans l'extériorité et une autre ayant réintégré son intériorité affective, aucune description des retrouvailles de l'intériorité. Entre l'expérience vécue et sa formalisation littéraire émerge à la fois un écho et un contraste, voire une dimension oxymorique sous-jacente révélant la nécessité de mobiliser l'expérience positive de la Cinquième promenade pour comprendre celle de la seconde, sorte d'écho inversé par anticipation. Pour saisir l'expérience de Ménilmontant, il est nécessaire de mettre en lumière le lien secret et pourtant vital existant entre ces deux expériences fondamentales.

Lorsque Rousseau décrit son propre bonheur intime et personnel, il tend en même temps un miroir aux autres hommes, quand bien même *Les Rêveries* renoncent à s'adresser à qui que ce soit. À force de s'« éplucher » soi-même, il finit par trouver des mouvements affectifs fondamentaux, qui sont l'œuvre de la nature. L'expansion est un mouvement affectif naturel, dérivant directement de l'amour de soi, et révélant une aspiration fondamentale de l'homme au bonheur :

> L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre et renforcer le sentiment de notre être [...]. Il est très naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être et ses jouissances[2].

Lorsqu'elle est bien orientée, l'expansion hors de soi est une extension. Si au contraire elle est illusoire et fausse, l'expansion est une évaporation[3]. La concentration en soi-même ne devient vitale que lorsque le rêveur a perdu le bonheur pur et plein qu'il possédait auparavant, sans entraves et sans obstacles. Devenu ce « frêle bonheur » dont parlait Tzvetan Todorov, il ne peut devenir à nouveau « parfait, suffisant et plein » qu'en exigeant du solitaire qu'il se replie en lui-même, qu'il se concentre dans le sentiment de son existence : « C'est à ce retour sur nous-même que nous force l'adversité[4] ». L'intériorité est ainsi un refuge, et la concentration en soi-même un remède à la perte du bonheur :

> [J]e ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon âme expansive cherche malgré que j'en aie à étendre ses sentiments et son existence sur d'autres êtres[5].

La circulation intérieure a donc des limites et la rêverie ne peut se satisfaire durablement de la « pâture du moi ». Pour être heureuse, l'âme a besoin de l'*extasis*, de l'égarement de l'esprit, d'un transport hors de soi, au sens propre de voyage et d'acheminement de soi.

---

[1]. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit.*, p. 1005. Italiques de mon fait.
[2]. Jean-Jacques Rousseau, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 805.
[3]. « [...] s'évaporant au-dehors sur tous les objets de l'estime des hommes ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Huitième promenade, *op. cit.*, p. 1074.
[4]. *Ibid*., p. 1075.
[5]. *Ibid*., Septième promenade, p. 1066.

L'expansion de l'existence est souvent définie par Rousseau comme un « transport ». Dans cet état où le moi est dissous dans l'extériorité, le sentiment de l'existence génère alors un celui du bonheur, dans lequel on sent « dans tout [s]on être un calme ravissant[1] ». Ce ravissement doit être compris comme ce qui ravit, de l'ordre du rapt et du mouvement de l'âme dans l'extériorité du monde environnant.

Au sein de ce que je propose de nommer un modèle expansif de l'existence, Rousseau semble n'être heureux que lorsqu'il est hors de lui, entretenant un rapport extérieur à lui-même. Être heureux, c'est alors ressentir l'extase liée à la perte des repères du moi, c'est jouir d'une certaine dépersonnalisation, d'une dissolution du moi dans l'extériorité. Le bonheur évoqué dans la Deuxième promenade des *Rêveries du promeneur solitaire* implique en effet une perte du sentiment identitaire, une négation du moi et de l'individualité, ce qui autorise à parler, à propos de cette forme du bonheur, d'une dissolution du moi dans l'extériorité. Rousseau lui-même insiste sur cette dépersonnalisation et cette désindividualisation quand il écrit : « [J]e n'avais nulle notion distincte de mon individu[2] ». Cette dissolution du moi est tributaire d'une annihilation de la mémoire : « Ce que je sais bien, c'est que l'identité du moi ne se prolonge que par la mémoire, et que, pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été ». Il y a dissolution du sentiment d'individualité car perte de la mémoire : « [il] ne [s]e souvenai[t] de rien », pas même du passé proche puisqu'il n'a même pas « la moindre idée de ce qui venait de [lui] arriver[3] ». Dans cet état, il a en effet perdu toute conscience identitaire[4], toute conscience de la spatialité[5], tout sentiment de douleur ou de trouble de l'âme[6]. Ce qui rend ce moment heureux, c'est que Rousseau ne se perçoit plus comme le propriétaire de son corps : « Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau ». Cet instant fusionnel l'est encore plus si l'on considère que le moi et les objets, séparés dans la théorie de la connaissance, se mêlent et s'unissent en une seule et même sensation vécue. Cette union entre « les objets » et « l'existence[7] » plonge l'âme dans un état radieux de plénitude, précisément parce que l'âme se trouve en deçà de toute activité cognitive ou intellectuelle.

L'expérience de l'éternité est décrite dans les textes autobiographiques à chaque fois que son cœur déborde de félicité, qu'il ressent le « bonheur suprême ». C'est le cas dans la Deuxième promenade à l'occasion de l'accident de Ménilmontant. Ne soyons pas surpris que cette expression surgisse à nouveau presque mot pour mot dans la Cinquième promenade, description prototypique de l'extase générée par la béatitude intérieure, par le sentiment actuel de l'existence produit par le resserrement en soi. Ce que l'auteur avait exprimé ainsi dans les *Confessions* : « […] toute l'éternité sans m'ennuyer un instant » devient dans la Cinquième promenade : « toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment[8] ». L'extase, terme du parcours affectif amorcé par le ravissement, nécessite la construction d'une temporalité fictive, correspondant à une durée éternelle. Toute extase implique intemporalité, quelle que soit l'expérience extatique décrite : c'est le cas dans *Les Rêveries*, mais aussi dans *La Nouvelle Héloïse* : « il n'y avait plus pour moi ni passé ni avenir[9] ». Aussi, ce que Rousseau nomme le « bonheur divin » suppose une conjonction de facteurs temporels favorables : se sentir vivre dans une durée abolie, où l'instant correspond à l'expérience de l'éternité ; mais également de facteurs spatiaux : se sentir plongé dans l'étendue, qu'il s'agisse de l'espace intérieur ou de l'espace extérieur construit par le sentiment. Il est donc nécessaire d'adjoindre à la question du

1. *Ibid*., Deuxième promenade, p. 1005.
2. *Ibid*.
3. *Ibid*.
4. « […] je ne savais ni qui j'étais […] ». *Ibid*.
5. « […] je ne savais […] ni où j'étais […] ». *Ibid*.
6. « […] je ne sentais ni mal ni crainte ni inquiétude ». *Ibid*.
7. « Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais ». *Ibid*.
8. *Ibid*., Cinquième promenade, p. 1041.
9. Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, *op. cit*., p. 317.

temps, certes essentielle dans tous les moments extatique de bonheur, celle de l'espace, constamment présente dans la totalité de l'œuvre, et tout aussi déterminante pour comprendre la théorie et la pratique du bonheur. Les approches temporelle et spatiale sont intimement liées et toutes deux indispensables pour atteindre à la vision la plus complète possible du bonheur chez Rousseau.

L'âme de Rousseau est expansive et cherche par conséquent un espace lui permettant de s'étendre afin d'actualiser les sentiments qui y sont contenus en puissance : « Mon âme expansive cherche malgré que j'en aie à étendre ses sentiments et son existence[1] ». Il expérimente le bonheur de l'expansion de l'existence lorsque toute l'intériorité sentimentale tend à s'étendre hors d'elle-même : « Le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments expansifs et tendres faits pour être son aliment[2] ». Cet espace affectif n'acquiert de la teneur et de la consistance que par un mouvement expansif : « […] je voudrais plutôt étendre [mon existence] sur tout l'univers[3] ». L'extase est pourtant susceptible de variations de degré, selon l'étendue de l'espace dont l'âme bénéficie pour s'étendre hors de son corps. Dans les moments de bonheur, lorsque rien n'entrave la pureté de la félicité, cet espace représente « un univers qu'il s'efforçait d'embrasser ». L'extase atteint alors son paroxysme, devenant dissolution de l'âme dans l'extériorité, fusion du moi dans le monde extérieur.

Dans cette expérience extrême de plénitude extatique liée à la dissolution du moi dans l'extériorité, le solitaire expérimente cette fusion en s'identifiant à la nature et nouant avec elle une relation singulière. Rappelons que Rousseau est l'auteur d'une théorie de l'identification et de la sympathie. Dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, la pitié naturelle était définie comme puissance d'identification à autrui, capacité à se mettre à la place de l'autre pour ressentir ce qu'il éprouve. Dans *Les Rêveries*, même s'il ne s'agit plus de l'homme naturel, cette théorie de l'identification est encore à l'œuvre, peut-être même à son insu, lorsque Rousseau affirme avoir fusionné avec la nature, lorsqu'il se rappelle s'être transporté en son sein, sans pouvoir dire « ni qui j'étais ni où j'étais[4] ». Le mouvement de chute révèle la nature[5], à la fois comme identification et fusion avec l'environnement naturel, mais aussi comme abandon de toute résistance, retrouvaille accidentelle des mouvements naturels qui lui permettent de pouvoir « véritablement dire être ce que la nature a voulu[6] ». À l'occasion de l'extase de Ménilmontant, il expérimente ces mouvements du « cœur », de l'« âme » et de la « sensibilité » qui lui permettent de retrouver « les passions primitives, qui tendent toutes directement à notre bonheur […] », l'état originel de l'homme :

> Tous les premiers *mouvements de la nature* sont bons et droits. Ils tendent le plus directement possible à notre conservation et à notre bonheur[7].

Alors que tout homme est doté de ce sentiment naturel lui permettant de « s'identif[ier] plus intimement avec l'animal souffrant[8] », seul « l'homme naturel vivant dans l'état de société » qu'il est devenu sera capable d'éprouver cette forme amplifiée de l'identification avec la nature. Le bonheur de l'expansion peut donc être interprété comme une transposition sociale du mouvement naturel et altruiste qu'est la pitié naturelle. Au fur et à mesure de ses promenades

---

1. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Septième promenade, *op. cit.*, p. 1066.
2. *Ibid*., Dixième promenade, p. 1099.
3. *Ibid*., Sixième promenade, p. 1056.
4. *Ibid*., Deuxième promenade, p. 1005.
5. « Le mouvement révèle en un instant ce que la société tend à occulter : la nature même […] la nature laissée à elle-même nous conduit toujours vers notre bonheur ». Michel Gilot et Jean Sgard, « Mouvement », *Le vocabulaire du sentiment dans l'œuvre de J.-J. Rousseau*, Genève, Slatkine, 1980, p. 234-235.
6. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit.*, p. 1002.
7. Jean-Jacques Rousseau, *Dialogues*, *op. cit*., p. 668-669.
8. Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, *OC* III, *op. cit.*, p. 155.

pédestres, même s'il déclare être seul, c'est-à-dire avoir rompu tout lien social avec les hommes[1], il développe une affinité, une connivence avec la nature, qui évolue progressivement en ce qu'on pourrait appeler une véritable « amitié » fondée sur la sympathie. Dans *Anthropologie structurale deux*, Claude Lévi-Strauss avait noté que l'identification sur laquelle reposait la théorie rousseauiste de la pitié incluait les animaux et tout être vivant[2]. Dans *Les Rêveries*, cette sympathie se transforme en une fusion avec la nature elle-même, produisant les extases qui font le bonheur suprême du promeneur : « […] à me fondre dans le système des êtres [...]. Mon âme expansive cherche [...] à étendre mon existence sur d'autres êtres, et je ne puis plus comme autrefois me jeter tête baissée dans le vaste océan de la nature[3] ». Ce n'est plus seulement avec les animaux que Rousseau se sent communier et compatir. Il est bientôt submergé par un sentiment d'identification avec l'ensemble du vivant, avec la totalité de la nature : « Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière[4] ». Le bonheur de « l'amitié » avec la nature atteint alors son paroxysme lorsque Jean-Jacques se sent en accord avec l'univers naturel, ivre d'un délicieux sentiment d'identification avec tous les êtres des trois règnes : « Il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit rien et ne sent rien que dans le tout[5] ».

Lors de ce processus de dissolution du moi dans l'extériorité, à l'occasion de cette prise de possession du moi par le monde environnant, s'opère une perte des limites du moi, une abolition des frontières et des « bornes » qui délimitent l'individualité. Il s'agit là de la dépersonnalisation d'un moi qui se fond et se confond avec l'extériorité, avec « tous les objets » qui l'environnent. Cette forme particulière de la sympathie n'est pas une identification à l'autre, mais une suppression de l'altérité, une entrée en fusion avec le monde. Au lieu de vivre une sorte d'identification du moi et du monde extérieur, Rousseau éprouve un sentiment de fusion avec ce dernier. Le moi et le monde sont confondus, la conscience de soi et l'individualité ayant été abolies. En faisant éclater les frontières du moi, en opérant cette dissolution, en fusionnant ainsi avec le cosmos, il retrouve une posture inaugurée par le stoïcisme, puisqu'il n'éprouve plus sa présence au monde sous le registre de la distinction du moi et de l'univers. Ne pensant plus en termes de sujet et d'objet, mais éprouvant l'existence en termes d'intégration d'une partie à la totalité, il prend implicitement ses distances avec la distinction introduite par René Descartes, entre la substance pensante et la substance étendue. Rousseau n'est pas positionné dans l'univers rationnel de la science et du raisonnement, mais dans celui de la méditation et de la sensation. Son être au monde n'est pas médiat mais immédiat. Aussi, par-delà le rationalisme du XVII^{e} siècle, renoue-t-il avec le stoïcisme antique, envisageant la nature non comme un objet de connaissance, mais comme une entité cosmique le comprenant (*Gaïa*).

Guilhem FARRUGIA
Université de Poitiers

[1]. « Ces ravissements, ces extases que j'éprouvais quelquefois en me promenant ainsi seul […] ». Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, *op. cit*., p. 1003.
[2]. « Dans les deux cas la culture ou l'individu revendiquent le droit à une identification libre, qui ne peut se réaliser qu'*au-delà* de l'homme : avec tout ce qui vit […] cette identification primitive […] nous donne accès au cœur même de l'œuvre de Rousseau ». Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973, p. 52.
[3]. Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Septième promenade, *op. cit.*, p. 1066.
[4]. *Ibid*., p. 1065.
[5]. *Ibid*., p. 1062-1063.